

Aurélia Warin
Ethologue et consultante indépendante
www.bankiva.fr

Article rédigé pour le magazine « Grandir Autrement », en réponse au dossier « Mon animal et moi » (n° 69, mars-avril 2018)

Le bien-être animal : une autre façon de concevoir nos rapports à l'animal d'élevage

Nos rapports aux animaux d'élevage sont largement remis en question dans notre société : entre la médiatisation de conditions de vie, de transport et d'abattage souvent intolérables et les nouvelles connaissances scientifiques qui nous permettent de prendre conscience des nombreuses capacités intellectuelles et émotionnelles des animaux. De nombreux avis sont émis, pas toujours bien étayés, et le point de vue des abolitionnistes, qui militent pour l'arrêt de toute exploitation animale, est très souvent mis en avant. Pourtant, il n'est pas la seule réponse qui peut être apportée aux dérives de l'élevage industriel : le bien-être animal, porté par les associations welfaristes, a toute sa place.

À l'origine du questionnement

Loin de la vision de l'animal-machine totalement insensible (proposé par Descartes au XVIIe siècle) et sur lequel nous aurions tous les droits, la société actuelle est plus sensible à la souffrance animale et se questionne sur la place des animaux domestiqués. Deux principaux facteurs en sont à l'origine : l'accroissement exponentiel de nos connaissances scientifiques du fonctionnement et des capacités des animaux d'une part, et d'autre part les pratiques intolérables de l'élevage industriel.

Des animaux conscients... mais pas autant que des humains

De nombreuses disciplines scientifiques, l'éthologie notamment (l'étude du comportement des animaux), cherchent à mieux connaître le fonctionnement et les capacités des animaux qui nous entourent¹. Darwin lui-même a consacré un ouvrage à la question de l'émotion chez les animaux². Placés dans des conditions expérimentales (des tests de préférence par exemple) ou dans des conditions semi-naturelles, les animaux nous indiquent clairement quels sont leurs besoins physiologiques, émotionnels et comportementaux. Par exemple, la poule pondeuse est originaire des jungles d'Inde où son ancêtre sauvage, le coq Bankiva, vit toujours. Ce gros oiseau de forêt se perche la nuit tombée dans les arbres pour se protéger des prédateurs ; il se perchera d'autant plus haut que son statut hiérarchique le lui permettra. Ce comportement sauvage ancestral explique aujourd'hui la forte crainte des poulets et des poules pondeuses à sortir sur un parcours nu (sans arbre, arbuste ou abris artificiel) ; alors que la vache, cousin domestiqué de l'auroch vivant dans des steppes très ouvertes, s'y trouvera parfaitement à l'aise.

Les animaux que nous élevons sont « sentients » : ce sont des êtres vivants sensibles qui peuvent souffrir, la sensibilité renvoyant à la fois aux capacités sensorielles (perception par les

1 Boissy, A., Destrez, A., Coulon, M., Veissier, I., & Deiss, V. (2013, November). Émotions et cognition animale, ou comment l'éthologie cognitive permet d'accéder au monde affectif des animaux de ferme. In *Séance de l'Académie d'Agriculture de France* (p. np)

2 Darwin, C. (1877). *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*

sens) et cognitives (traitement de l'information)³. Nous partageons avec eux de nombreuses capacités cognitives, émotionnelles et parfois même de besoins comportementaux : humains et animaux d'élevage disposent d'un langage pour communiquer, développent des liens d'affinités avec des congénères (des « amis ») et nous sommes tous des animaux sociaux qui avons besoin de vivre en groupe. La prise de conscience du continuum de ces capacités accentue notre sentiment de proximité avec les animaux et amène souvent un glissement vers l'anthropomorphisme (faculté à appliquer à un animal ou à un objet une caractéristique humaine) : on pense alors, de bonne foi, que toutes les émotions et capacités cognitives dont nous disposons sont partagées avec les animaux. Or, il est aussi faux de penser qu'une vache ne souffre pas de la séparation précoce d'avec son petit⁴ que de s'imaginer qu'elle « sent » sa mort prochaine lorsqu'elle entre à l'abattoir. L'espèce humaine est dotée d'un développement cérébral inégalé sur cette planète, qui lui offre des compétences qu'elle est la seule à avoir : nous sommes les seuls êtres capables de résoudre une équation à deux inconnus, les seuls à savoir que nous savons, les seuls à être dotés d'une conscience autoconsciente (capacité à revivre les événements mémorisés et à voyager mentalement dans le temps)⁵. La conscience de la mort chez les animaux est un fantasme largement répandu, qui est pourtant bien souvent démenti par l'éthologie. Par exemple, le stress d'une vache à l'abattoir s'explique par la présence d'odeurs nouvelles, par les bruits étrangers, par l'absence de ses congénères, par les manipulations⁶ ; mais elle est incapable de se projeter dans sa mort imminente.

Des pratiques intolérables

En parallèle de la prise de conscience que les animaux d'élevage sont des êtres « sentients », la réaction de rejet de l'élevage est d'autant plus importante que certaines pratiques actuelles sont totalement inadmissibles. L'élevage « industriel », c'est-à-dire rationalisé pour optimiser la production (de viande, de lait, d'œufs) en minimisant les liens au sol, a créé les systèmes les plus confinés, comme des stalles où les truies ne peuvent pas faire plus d'un pas ou encore les batteries de cages dans lesquelles les poules disposent chacune d'une surface à peine plus grande que celle d'une feuille A4⁷. Les animaux y sont souvent mutilés : les poules et les canards sont respectivement débécquées et dégriffés pour limiter les blessures, les queues des cochons coupées pour éviter le cannibalisme⁸. Les souches génétiques sont poussées à des extrêmes, avec des poulets qui grandissent si vite qu'ils ne tiennent plus sur leurs pattes à la fin de leur période d'engraissement (âge moyen d'abattage des poulets « à croissance rapide » à 42 jours contre 81 pour les poulets à croissance normale, comme dans le Label Rouge) ou encore des vaches qui ne peuvent plus mettre bas seules (la césarienne est systématique pour la race Blanc Bleu Belge)⁸. Ces systèmes d'élevage limitent très fortement l'expression des comportements naturels, par exemple les poules ne peuvent pas prendre de bains de poussière, les cochons ne peuvent pas fouiller le sol, les canards ne disposent pas d'accès à un

3 Veissier, et al. 2007. *Les recherches sur le bien-être animal : buts, méthodologie et finalité*. INRA Productions animales, 20 (1), 3-10

4 Flower, F. C., & Weary, D. M. (2003). The effects of early separation on the dairy cow and calf. *Animal Welfare*, 12(3), 339-348

5 Suddendorf, T., & Busby, J. (2003). Mental time travel in animals?. *Trends in cognitive sciences*, 7(9), 391-396

6 Bourguet, C. (2010). *Stress pendant la période d'abattage chez les bovins: rôles de la réactivité émotionnelle et des facteurs environnementaux* (Doctoral dissertation, Université Blaise Pascal-Clermont-Ferrand II; Université d'Auvergne-Clermont-Ferrand I).

7 Delanoue, E., & Roguet, C. (2013). Élevages intensifs et extensifs, visions et attentes de la société: Élevages Extensif et Intensif: Perceptions, Pratiques, Perspectives. *Ethnozootecnie*, (95), 15-19

8 Le Neindre, P., Guatteo, R., Guémené, D., Guichet, J. L., Latouche, K., Letierrier, C., ... & Servière, J. (2009) Douleurs animales. *Les identifier, les comprendre, les limiter chez les animaux d'élevage*. *Expertise scientifique collective, rapport d'expertise*, 340

point d'eau⁹, etc.

Développée après guerre dans une société qui cherchait à fournir rapidement de la protéine animale à tous ses citoyens, la production industrielle animale perdure aujourd'hui encore, non plus pour subvenir à ce besoin, mais parce que ce système de production génère des profits. Le constat est sans équivoque : il faut tirer la sonnette d'alarme, informer les citoyens des conditions de vie des animaux qui nous nourrissent et mettre fin à ses pratiques intolérables.

Mais pour autant, la question de tuer ou non un animal pour nous nourrir, s'avère être un questionnement uniquement moral, sans aucun lien avec un éventuel ressenti de l'animal (alors que la façon de l'élever et de l'abattre, elle, aura un impact important). Face aux ignominies de l'élevage industriel, la seule solution possible se réduit-elle alors à la remise en cause de toute la domestication des animaux ?

Reconsidérer l'élevage dans notre société

L'activité d'élevage est ubiquiste et la consommation de ses produits l'est tout autant. Les populations végétariennes sont très rares et les causes de leur régime sans viande sont plus souvent liées à des raisons économiques qu'éthiques (en Inde, où vivent 70 % des végétariens recensés dans le monde, 70 à 80 % d'entre eux le sont par pauvreté¹⁰). De nombreux éléments peuvent expliquer cette omniprésence de la consommation de viande : culturel, sociologique, anthropologique et même nutritionnel ; et les différents arguments apportés par chacun d'entre eux ne seront pas détaillés ici. Sans remettre en cause le caractère ancestral et légitime de l'élevage, il est possible de définir les conditions qui lui permettraient d'être intégré dans nos sociétés tout en étant respectueux des êtres humains, de la planète et des animaux.

Un élevage pour les êtres humains

Pour répondre à la question de la faim dans le monde, la nature et l'équilibre des régimes alimentaires des pays développés ne peuvent pas fournir des réponses satisfaisantes. En effet, nous produisons aujourd'hui suffisamment d'aliments pour nourrir 12 milliards d'humains¹¹, mais ne sont nourris que ceux qui sont solvables. Aussi, l'autonomie alimentaire de chaque peuple est probablement la seule réponse viable et durable pour résoudre l'épineux problème de la faim dans le monde : chacun, à son échelle, doit pouvoir disposer des moyens de production alimentaire suffisants pour subsister. À ce titre, l'élevage se révèle être un atout de taille, notamment en mettant à profit des terres qui ne peuvent être exploitées pour la production de céréales, de légumes ou de fruits. Certaines parcelles sont agronomiquement inutilisables ou inaccessibles, et sur lesquelles seuls des végétaux ligneux (herbe, arbres, arbustes) poussent. Les humains ne pouvant consommer directement ces produits, ils y élèvent des animaux afin de transformer ces ressources inutilisables en protéines hautement nutritionnelles.

Par ailleurs, il convient de se poser la question de la place de l'animal dans la société rêvée par les vegans, c'est à dire sans exploitation de l'animal. La domestication est un processus très ancien (plus de 15 000 ans) et l'élevage est présent partout sur notre planète. La volonté de se rapprocher d'autres espèces, jusqu'à vivre avec elles, semble une aspiration importante chez

9 Picard, M., Porter, R. H., & Signoret, J. P. (1994). *Comportement et adaptation des animaux domestiques aux contraintes de l'élevage: bases techniques du bien-être animal*. Editions Quae

10 Maurice, R. (2004). The elephant is jogging: New pressure for agricultural reforms in India. *Amber Waves*, 2(1).

11 Ziegler, J. (2011). *Destruction massive. Géopolitique de la faim*. Le Seuil.

les êtres humains ; peut-être l'est-elle aussi chez les espèces animales qui se sont laissées domestiquer ? Aujourd'hui, certains archéozoologues considèrent le processus de domestication comme le fait d'un attrait réciproque entre deux espèces : les hommes ne sont donc pas nécessairement les seuls acteurs de ce processus et toutes les espèces animales ne se laissent pas domestiquer¹². N'oublions pas que la domestication offre aux animaux des bénéfices bien souvent oubliés : nourriture et abreuvement à disposition, protection contre les prédateurs, soins divers (interventions sur les parasites ou les maladies, etc.).

Un élevage pour la planète

Les militants anti-élevage font souvent référence aux effets désastreux de l'élevage sur l'environnement et le réchauffement climatique, en oubliant sciemment de préciser qu'il s'agit là des conséquences de l'élevage industriel. L'élevage en lui-même, et notamment dans sa version extensive, contribue largement aux actions de développement durable. D'ailleurs, une étude scientifique a comparé les diverses conséquences de dix scénarii alimentaires, dont celui vegan, et positionne le régime flexitarien (beaucoup de légumes et de fruits, un peu de viande et de produits animaux) comme étant le plus durable pour la planète¹³.

En fait, on reproche souvent à l'élevage d'être extrêmement consommateur d'eau, en donnant parfois le nombre pharaonique de 1 500 litres d'eau pour produire un steak (ou 15 000 litres d'eau par kg de bœuf), en irriguant des terres produisant des céréales destinées à l'alimentation des animaux – alors qu'elles auraient pu nourrir directement des humains. En France, les fermes d'élevage bovin produisent elles-mêmes 90 % de l'alimentation destinée à leurs troupeaux, avec au total 13 millions d'hectares de prairies, 2 millions d'hectares de maïs et 1,5 million d'hectares de céréales qui réceptionnent naturellement l'eau de pluie. Sur l'ensemble de ces surfaces, seules 8% sont irriguées. Ainsi, la production d'un kilo de viande bovine en France nécessiterait autour de 50 litres d'eau¹⁴.

En France par exemple, la très grande majorité des parcelles agricoles entourées de haies sont dédiées à l'élevage et la présence de haies se trouve être un enjeu important pour la protection de la biodiversité ordinaire (papillons, chauve-souris, rongeurs, plantes diverses, etc.). De nombreuses études scientifiques chiffrent les bénéfices de l'élevage sur les oiseaux, les pollinisateurs et les plantes¹⁵. L'élevage peut même être la source directe d'actions de protection de la nature : de nombreux conservatoires d'espaces naturels utilisent des troupeaux pour entretenir des milieux naturels sensibles¹⁶, comme des pelouses calcaires en Côte d'Or par exemple. Les Causses cévenols, les estives alpines, le bocage normand et plus généralement de nombreux paysages français et européens sont façonnés et entretenus par l'élevage.

Un élevage pour les animaux

Notamment par les apports de l'éthologie, nous disposons aujourd'hui d'une bonne connaissance des besoins comportementaux des animaux d'élevage. L'évaluation du bien-être des animaux dans une ferme s'effectue classiquement par le système des cinq libertés¹⁷ : les

12 Vigne, J. D., Digard, J. P., & Chauveau, C. (2012). Domestication ou l'attrait réciproque entre hommes et animaux. *Débat. Archéopages. Archéologie et société*, (35), 76-81.

13 Peters, C. J., Picardy, J., Darrouzet-Nardi, A. F., Wilkins, J. L., Griffin, T. S., & Fick, G. W. (2016). Carrying capacity of US agricultural land: Ten diet scenarios. *Elem Sci Anth*, 4.

14 Selon la méthode ISO 14046 : méthode de l'empreinte eau consommative

15 Pywell, R. F., Heard, M. S., Bradbury, R. B., Hinsley, S., Nowakowski, M., Walker, K. J., & Bullock, J. M. (2012). Wildlife-friendly farming benefits rare birds, bees and plants. *Biology letters*, 8(5), 772-775.

16 Guillaumin, A., Dockès, A. C., & Perrot, C. (1999). Des éleveurs partenaires de l'aménagement du territoire: des fonctions multiples pour une demande sociale à construire. *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, 39(39), 5-22.

17 Farm Animal Welfare Council, 1992. FAWC updates the five freedoms. *Vet. Rec.*, 17, 357.

animaux doivent disposer d'eau et d'une alimentation adaptée à leurs besoins, ils doivent être exempts de blessures ou de maladies, ils doivent vivre dans un environnement qui leur est confortable, ne doivent pas subir de stress ou de peurs et doivent exprimer leurs comportements naturels. Heureusement, de nombreux systèmes d'élevages, dans les quatre coins du monde et également en France, permettent aujourd'hui de répondre à ces cinq libertés. Ainsi, les brebis dans les alpages, les chèvres dans les parcours, les cochons dans les forêts corses, les poules avec un parcours arbustif et les vaches avec un accès aux pâturages vivent dans des conditions qui leur permettent d'atteindre un bon niveau de bien-être.

En France, il n'existe pas encore de labellisation portant sur le bien-être des animaux (comme Freedom Food en Angleterre ou Better Leven aux Pays-Bas), mais certains labels offrent déjà de bons environnements pour les animaux : c'est le cas du Label Rouge pour les volailles (races à croissance lente avec accès extérieur arboré).

Il est parfaitement légitime de s'interroger sur le droit, en tant qu'être humain, de tuer des animaux pour se nourrir ; il n'est cependant pas acceptable d'utiliser des faux prétextes de nutrition, de bien-être animal, de protection de l'environnement ou d'éradication de la faim dans le monde pour abolir l'élevage

Pour ceux d'entre vous qui serez intéressés et voudraient poursuivre leurs réflexions sur la possibilité d'un élevage respectueux des animaux, de la planète et des hommes :

- sites web : www.ciwf.fr ; www.welfarm.fr ; www.fondation-droit-animal.fr ; www.wwf.fr ; www.slowfood.fr

- ouvrages : *Sommes-nous trop «bêtes» pour comprendre l'intelligence des animaux ?* De Franz De Waal (2016) ; *Sous le signe du lien* de Boris Cyrulnik (1992) ; *Les animaux aussi ont des droits* de Peter Singer, Elisabeth de Fontenay Boris Cyrulnik (2013) ; *Faut-il manger les animaux ?* De Jonathan Safran Foer (2011)